

Usbek et Rica, un regard sur la société et les mœurs européennes

Nous n'avons pas de renseignements précis sur l'apparence physique d'Usbek et Rica, pas plus que nous ne pouvons les cerner sur tous les aspects de leur psychologie. Néanmoins, ce sont les deux principaux auteurs des lettres contenues dans notre œuvre. Persans tous les deux, nous savons qu'ils ont une certaine différence d'âge (Rica est plus jeune) et de statut social.

Ces deux personnages ont des points communs, certes, mais aussi des différences d'approches et de points de vue qui vont permettre au lecteur de soutenir son attention et sa curiosité. Il n'est pas rare que les protagonistes des principales œuvres philosophiques ou littéraires des Lumières fonctionnent en « couple ». On peut évidemment citer Pangloss et Candide dans le conte éponyme de Voltaire, mais également Télémaque et Mentor dans un ouvrage de Fénelon, « Les Aventures de Télémaque », que Montesquieu affectionnait tout particulièrement, et qu'il nommait le « Livre divin du siècle ».

Rica, c'est un jeune homme qu'on pourrait qualifier de « léger », assez enjoué et sensible à l'humour, tout comme il pourra l'être d'ailleurs aux charmes féminins. C'est vraiment à la lettre 24 qu'on le découvre : il y montre son grand étonnement face à la cohue parisienne « les maisons sont si hautes qu'on jurerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues » et plus loin « je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. » Viennent ensuite des considérations plus précises et ironiques sur l'absurdité du pouvoir du roi et du pape. La satire des mœurs ouvre sur une satire politique et religieuse.

On le voit animé par l'envie de goûter aux plaisirs des divertissements parisiens (le théâtre, le spectacle, lettre 28) ; et, effectivement, nombre de ses lettres brossent des portraits plus ou moins mordants des femmes, des parisiennes, et de leurs entreprises de séduction : il nous livre dans la lettre 52 des descriptions plus vraies que nature de femmes dans la force de l'âge qui continue à badiner et à vouloir plaire, puis la lettre 63 nous livre des considérations sur les différents caractères des femmes, et, pour finir, la lettre 110 centre son sujet sur les jolies femmes et leurs préoccupations.

En complément de cette galerie de portraits, nous avons des lettres plus générale, à portée plus ample, comme la lettre 38 dans laquelle Rica se demande si la femme doit être soumise à l'homme. Certaines de ses considérations montrent que, petit à petit, et non sans un certain détachement humoristique, il est gagné par les valeurs occidentales : « il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris. »

Mais ce serait une erreur de croire que les femmes sont l'unique sujet de son intérêt : il peint ainsi l'Hôtel des Quinze-Vingt à la lettre 32, l'Hôtel des Invalides à la lettre 84, il brosse avec beaucoup de virtuosité le portrait d'un alchimiste à la lettre 45, les caractéristiques d'un décisionnaire à la lettre 72, celles d'un visiteur à la lettre 87, les hommes et les femmes adeptes du jeu à la lettre 56, ou encore le portrait de deux beaux esprits à la lettre 54. Ajoutons à cette liste la description des gens taciturnes à la lettre 82 et celle des nouvellistes à la lettre 130. Les nouvellistes sont en quelque sorte les ancêtres de nos journalistes modernes. Et, ici, force est de constater que Rica se comporte en nouvelliste dans ses écrits, sous deux aspects : tout d'abord il manie à merveille l'art du portrait satirique (à rapprocher de la plume de La Bruyère dans ses « Caractères ») et, d'autre part, parce qu'il évoque l'actualité du temps, à laquelle il semble beaucoup s'intéresser, et qu'il livre avec force détails et analyses : il évoque les emprunts effectués aux nations étrangères (lettre 100), les troubles provoqués en France par la constitution Unigenitus (notons que la lettre 29 décrit très précisément les ambiguïtés du Clergé). Dans la lettre 49, il nous parle d'un monastère que des religieux Capucins voudraient bâtir en Perse, dans la lettre 107 il évoque la jeunesse de Louis XV... On a beaucoup de considérations sur la France, mais aussi sur l'Europe : il évoque ainsi l'abdication de la reine de Suède en faveur de son époux lettre 139. Enfin, évoquons un sujet qui est récurrent dans les Lettres Persanes, à savoir les conséquences désastreuses pour l'économie française du système de Law : lettre 138 par exemple.

Il s'intéresse à la culture, il a des considérations assez fines sur l'art de la littérature : lettre 128 sur la valeur des traductions par exemple. A ce propos, il faut noter la série de lettres qui racontent son passage dans la bibliothèque publique Saint-Victor lettres 133 à 137.

Son expérience, l'enseignement qu'il va recevoir de ses lectures, de ses observations et d'échanges avec des intellectuels l'amènent également à des

vues plus hautes sur l'âme humaine : il évoque ainsi dans la lettre 50 la valeur de la modestie et le ridicule de la vanité ; à la lettre 58, il met en valeur l'aspect relatif de tout jugement humain et, donc, des valeurs culturelles : « Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Nègres peignent le Diable d'une blancheur éblouissante et leurs Dieux noirs comme du charbon. » On peut également voir une influence du philosophe Pascal dans son évocation de la petitesse humaine face à la grandeur de l'infini : « quand je vois des hommes qui rampent sur un atome... »

Il disparaît à partir de la lettre 144.

Usbek est, à n'en pas douter, le véritable protagoniste des « Lettres Persanes » : c'est un despote oriental, sans doute, au fil des lettres, un « despote éclairé » dans la veine du XVIII^{ème} siècle mais, par le biais de l'échec du sérail Montesquieu se sert de sa veine tyrannique pour montrer de manière éclatante l'échec du despotisme.

Sa jalousie, qu'il laisse pressentir dès ses premières lettres en direction du sérail, signera d'ailleurs sa perte. Mais il faut reconnaître sa curiosité intellectuelle, son intérêt pour les « grands sujets », et sa réelle envie de comprendre la société occidentale. D'ailleurs, dès le début du recueil, il l'explique en ces termes : « Rica et moi sommes peut-être les premiers parmi les Persan que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays. »

C'est une âme inquiète, et la nostalgie du pays natal se fait rapidement sentir : « ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit ; ma tendresse s'est réveillée ; une certaine inquiétude a achevé de me troubler et m'a fait connaître que, pour mon repos, j'avais trop entrepris. » Lettre 6

Il est plongé dans des préoccupations métaphysiques, en particulier sur le thème de la religion : il est, à la lettre 35, interpellé par les ressemblances entre le christianisme et l'islam. Peut-être est-il sensible au « déisme » voltairien, en tout cas sa lettre 60 est un réel plaidoyer pour la tolérance.

Tolérant, d'ailleurs, il sait l'être : ainsi, à la lettre 43, il gracie un jeune homme que l'on veut forcer à devenir eunuque par vengeance.

Il y a de nombreuses lettres d'inspiration philosophique sous sa plume : dans la lettre 69, il se demande ainsi si la prescience divine peut aller de pair avec le

libre-arbitre humain. De même, dans la lettre 83, il distingue l'homme et Dieu sur un autre thème, celui de la justice (celle de Dieu est indépendante tandis que celle de l'homme est innée).

Il convient de noter la très curieuse série de lettres 113 à 122, dans laquelle, non sans ironie et esprit de satire, il s'interroge sur la dépopulation : il donne plusieurs explications à ce phénomène. Il est -ce qui est paradoxal- très dubitatif sur ce point au sujet de la polygamie, il s'en prend également à la chasteté du clergé, et il considère que l'on devrait légaliser le divorce.

On voit également qu'il s'intéresse beaucoup à l'histoire : la lettre 143 traite des funestes conséquences du système de Law, la lettre 123 narre, non sans satisfaction, le désastre des Turcs ; il y a également quelques portraits : on peut noter par exemple la lettre 48, qui brosse toute une galerie de société mondaine.

La littérature n'est pas en reste, y compris les journaux et les critiques littéraires qu'ils contiennent (lettre 108).

La dernière partie est un désastre typique de l'emballlement tyrannique : il entend mater par autoritarisme la révolte du sérail, et ne récolte que l'humiliation de voir Roxane, celle qu'il préférait et pensait vertueuse, laisser éclater sa rage au grand jour, dans une lettre dans laquelle elle lui avoue ne l'avoir jamais aimé.

Ces deux personnages sont à mi-chemin, finalement, entre Orient et Occident. Les critiques ont coutume de considérer qu'ils représentent tous deux Montesquieu, peut-être à deux âges distincts de sa vie, la jeunesse et la maturité.